



BERNARDINE EVARISTO

MR. LOVERMAN

Traduit de l'anglais
par Françoise Adelstain

LE LIVRE

À soixante-quatorze ans, Barrington Jedidiah Walker est plus que jamais le séducteur que Carmel a connu à Antigua, avant d'émigrer à Londres avec lui. Dandy, noceur, artiste de la conversation, ce gentleman des Caraïbes est un autodidacte. Il cite William Shakespeare et James Baldwin et partage ses idées – nombreuses – sur la politique, l'art et ses racines familiales. Carmel et Barry sont mariés depuis un demi-siècle et Barry est toujours très épris de son amour de jeunesse. Mais ce n'est pas Carmel. Le corps musclé de Morris Courtney de la Roux rend Barry fou depuis soixante ans. Son âme sœur devine sa moindre pensée, sa bouche termine ses phrases. Toute sa vie, Morris a supplié Barry de venir vivre avec lui, en vain. Pourquoi ? Crainte de ne pas avoir la force d'affronter les conséquences sociales d'un coming out si tardif ? Respect pour une épouse pieuse qui le croit coureur de jupons ? À l'aube de sa vie, Barry sent que s'apprête à passer sa dernière chance d'être enfin heureux...

Lauréate du Booker Prize 2019, Bernardine Evaristo fait du récit de la libération de son héros un festival de bonne humeur, d'esprit et de fierté assumée.

L'AUTEURE

Bernardine Evaristo est née en 1959 à Eltham d'un père nigérian émigré en Grande-Bretagne et d'une mère anglaise d'origine irlandaise. Militante, activiste, dramaturge, elle a cofondé le Théâtre des Femmes noires en 1982. Professeure de littérature à l'université de Brunel, elle est aussi vice-présidente de la Royal Society of Literature. En 2019, *Fille, femme, autre* a fait d'elle la première lauréate noire du prestigieux Booker Prize, partagé avec Margaret Atwood. *Mr. Loverman* est son septième roman.

LA TRADUCTRICE

D'abord directrice du service de presse chez Fayard, Françoise Adelstain crée ensuite sa très éphémère petite maison d'édition, puis devient directrice adjointe chez Balland, où elle publie les premiers William Boyd et découvre Amitav Ghosh. Devenue traductrice, elle traduit notamment Vikram Seth, Rohinton Mistry et Joyce Maynard.

Mr. Loverman

Bernardine Evaristo

Mr. Loverman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Françoise Adelstain



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

© 2013 Bernardine Evaristo
Titre de l'édition originale :
Mr. Loverman
(Penguin Random House, Londres)

Illustration de couverture : © Gabriel Gay

Dépôt légal : février 2022

ISBN : 978-2-38361-097-7

1

L'ART DU MARIAGE

Samedi 1^{er} mai 2010

Morris est atteint de cette maladie appelée abstinence. Oui, c'est ainsi, pas une seule goutte d'alcool ne franchira ses lèvres jusqu'à ce qu'il quitte cette terre dans une boîte en bois, disait-il il y a encore une minute dans le dancing où nous nous trouvions, sur fond de « Barack le Magnifique », brailé par Mighty Sparrow¹.

La dernière fois que ça s'est produit, il a décidé de devenir végétarien, ce qui est plutôt rigolo parce que le gars a passé sa vie entière à se bâfrer d'animaux, n'importe quelle partie du corps à l'exception des dents et des poils. Et voilà que, soudainement, Morris se mettait à lancer dans la conversation des mots exotiques du genre « soja », « tofu », « Quorn » – quel effet ça te ferait, me demandait-il, si quelqu'un te tranchait une jambe et la cuisinait pour le dîner ? Je ne daignais même pas répondre. Apparemment, il avait regardé l'un de ces documentaires sur les poulets de batterie à qui on injecte des hormones de croissance, et en avait déduit qu'il allait se transformer en femme, avec de gros nichons et tout le reste.

« Certes, Morris. Mais après soixante-dix ans et plus passés à manger du poulet, je remarque que tu n'as pas besoin de soutien-gorge. Alors, dis-moi, comment tu expliques ? »

1. Chanteur, compositeur, guitariste de calypso, né à Trinidad. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Et maintenant, écoutez ça : le mois d'après, alors que je longuais Kingsland High Street et passais devant le fast-food *Fried chicken* de Smokey Joe, qui vis-je à l'intérieur, attaquant un morceau de poulet, les yeux révoltés, au summum de l'extase comme s'il participait à une bacchanale de la Grèce antique, nourri de savoureuses cuisses de poulet par un Adonis pubère ? L'expression de son visage quand je fis irruption et le surpris avec toute cette graisse qui lui coulait sur le menton. De quoi rire ? Oui, Morris, moi m'écrouler de rire.

Bref, nous étions là, dans ce dancing, parmi tous ces jeunes (tout est relatif) suants et sexy, qui se déhanchaient tout naturellement. Et moi j'étais là qui essayais de bouger mes hanches en rythme, le hula hoop à la mode, sauf que ces temps-ci j'ai l'impression d'ouvrir une boîte de soupe rouillée avec un vieil ouvre-boîte. Je m'efforçais de plier les genoux sans montrer que je souffrais et sans descendre trop bas, parce que je sais que je ne pourrai pas me redresser, tout en essayant aussi de me concentrer sur ce que Morris me criait à l'oreille.

« C'est le moment, Barry. Je peux pas continuer à m'intoxiquer comme ça. Ma mémoire devient si mauvaise que je confonds mardi et jeudi, la chambre à coucher et la salle de bains, et j'appelle mon fils aîné du nom de mon fils cadet. Et si je me fais une tasse de thé, je la laisse refroidir sans la boire. Tu sais quoi, Barry ? Je vais me mettre à lire ton Shakespeare, et à faire des mots croisés. Qui plus est, je vais m'abonner à une salle de sport avec rabais pour les retraités comme ça je pourrai aller au sauna tous les jours pour que mon cœur continue de bien pomper, parce que, entre toi, moi et ces quatre murs... »

Il s'interrompit et regarda par-dessus son épaule pour vérifier que personne d'autre n'écoutait. Tu as raison, Morris. Deux vieux schnocks bavardant de leurs tribulations quotidiennes de pépés gâteux et tous ces jeunes mecs tournoyant l'oreille aux aguets.

« La semaine dernière, j'ai brusquement remarqué ma varice », me chuchota-t-il, si près de mon conduit auditif qu'il cracha dedans et que je dus y plonger le doigt pour l'essuyer.

« Morris, les varices c'est un truc de vieux. Faut que tu t'y habitues. Et la perte de mémoire ? Fort possible que tu te paies une démenche précoce et que tu puisses rien y faire sauf manger plus de poissons gras. Quant à la sobriété... »

Je me suis tu parce que Morris, avec ses sourcils froncés, avait soudain l'air pitoyable d'un petit chiot. En temps normal il me rendrait la pareille, et j'en prendrais pour mon grade. Morris est un type sensible, mais pas hypersensible, car ça le rendrait plus féminin que masculin, surtout à cette période du mois où les femmes affichent ce regard égaré – mieux vaut alors ne pas dire de bêtises ni une chose sensée sur le ton qui ne convient pas. D'ailleurs même si vous dites ce qui convient de la façon qui convient, elles peuvent vous tomber dessus avec un couteau de cuisine.

« T'en fais donc pas. Je suis un plaisantin, mec, dis-je, en lui flanquant un coup dans la poitrine. Si tu perdais la tête, je serais le premier à te le dire. Aucune raison de t'inquiéter, tu es aussi sain d'esprit que tu l'as toujours été. » Puis, la bouche en coin, je marmonne : « Ce qui ne signifie pas grand-chose. »

Morris fixe sur moi ce regard blessé qu'il aurait dû perdre il y a environ soixante-neuf ans.

Je suppose qu'il présente les symptômes du sevrage alcoolique. Non que je les aie éprouvés moi-même car pas un jour ne s'est écoulé sans que le doux breuvage ait humidifié mes lèvres. La différence entre Morris et moi, c'est que la plupart du temps je ne fais rien de plus : humidifier mes lèvres à titre d'avant-goût, puis un autre petit verre pour me mettre en train. Une gorgée de rhum, une lampée de Red Stripe ou de Dragon Stout, surtout afin de soutenir l'industrie de l'intempérance, ici, dans les îles. Appelez ça un acte de bienfaisance. Ce n'est que le samedi soir que je me laisse aller à mes tendances *bachiques*. En ce qui concerne Morris, il ne

consomme pas d'alcool : c'est l'alcool qui le consume. Mariné. Cet homme est *macéré*. Le taux d'alcool dans son sang doit avoisiner les 90 %. Pas de quoi l'inquiéter pourtant : il est le genre d'ivrogne à qui ça donne bonne mine.

Finalement, il décide de se détendre et se fend d'un sourire. Personne ne peut rester longtemps déprimé en ma présence. Ouiiii. Je suis le Grand Facilitateur de la Bonne Humeur. Je suis le Valium humain.

« Nous sommes des vétérans, ai-je dit. Faut s'adapter. Qui plus est, nous devons croire que nos plus belles années sont devant nous et pas derrière. La seule façon de composer avec cette course sans escale vers l'abîme de l'oubli c'est de se montrer po-si-tif. Ne sommes-nous pas dans l'âge de la pensée positive ? Tu connais le truc : le verre à demi plein ou à demi vide. Optons pour le demi-plein. Marché conclu, mec ? »

Je lui tends la main mais il comprend de travers et au lieu de la serrer il adopte le comportement d'un adolescent, check, poing contre poing, chiquenaude, sauf que nous sommes des nullards en la matière, quiconque nous observerait verrait un couple de vieux mecs pathétiques essayant de frimer.

Morris, mon cher Morris, qu'est-ce que je vais faire de toi ? Tu as toujours été un inquiet. Ne suis-je pas celui qui ne cesse de te répéter : « Morris, décharge-toi de tes soucis sur moi » ?

Maintenant regarde-toi, ton corps poids welter – le « Morris petits-pas » qui tournait autour de son adversaire sur les rings de boxe quand tu voulais devenir champion junior d'Antigua en 1951 – est encore puissant malgré une ou deux minables varices. Tes bras ont encore une *musculature* impressionnante. Ton ventre est toujours plus concave que convexe. Et tu n'as toujours pas de rides, excepté au cou, ce que personne ne remarque d'ailleurs sauf moi.

Toutefois, Morris, il y a une chose dont je suis sûr en ce qui te concerne – ton cœur et ton esprit ont toujours aimé voyager sur ce navire hauturier appelé *Alcool*. D'aucune manière tu ne saurais

quitter le navire pour la terre ferme à ce dernier stade de ta vie et finir naufragé sur une île déserte nommée Sobriété.

Cela je le sais sans doute possible parce que moi, le sieur Barrington Jedidiah Walker, je vous connais, monsieur Morris Courtney de la Roux, depuis que, adolescents crâneurs, imberbes et au timbre aigu, nous attendions que nos couilles tombent.

Je ne me plains d'ailleurs pas, parce que, tout en élaborant ses projets d'amélioration, Morris me ramène chez moi dans sa Ford Fiesta, vu que je suis trop bourré pour tenir un volant et négocier les routes de l'East London sans me faire arrêter par les types en bleu. C'est une des choses qui me manquent vraiment : boire, conduire et m'en tirer impunément, comme nous le faisons tous dans les années soixante, soixante-dix. Pas de vidéosurveillance, de caméras qui vous lorgnent de leurs yeux cyclopéens trois cents fois par jour tandis que vous vazez à vos affaires. Dès que je sors de chez moi, je suis *observé*. Big Brother s'introduit dans nos vies et personne proteste. Je peux même pas m'extraire une crotte du nez sans être filmé pour la postérité.

Morris me dépose devant la cour, 100 Cazenove Road, Stoke Newington, attend pour être sûr que je pousse la bonne porte et ne trébuche pas dans le caniveau, puis repart tranquillement, en première, avec un joyeux signe de main.

Il aurait dû entrer, pour déguster un cacao épicé, goûter à la détente et au confort dus à tout vieil homme.

Alors, mon cœur se serre parce que je pénètre dans l'antre du lion.

Telle est l'histoire de nos vies.

Salut et à vous revoir.

Je foule sur la pointe des pieds les graviers de l'allée et, comme Carmel a une ouïe de chien, je suis en zone dangereuse. J'introduis la clé dans la serrure, je pousse la porte et je guette, oreilles dressées. Jadis, Carmel mettait parfois le verrou, m'obligeant à hisser mon cul par-dessus la petite porte latérale et à m'asseoir sur la tondeuse

à gazon dans le cabanon, attendant que le jour se lève et que sa colère tombe. Jusqu'à ce que, un jour, je finisse par défoncer la petite porte pour lui montrer qu'elle ne pouvait plus empêcher le roi d'entrer dans son château.

Une fois en sécurité à l'intérieur, j'enlève ma veste et la lance si adroitement qu'elle rate la patère à gauche de la porte. Elle tombe par terre. Il faudrait bouger la patère. J'essaie de nouveau. Elle atterrit sur l'escalier. Troisième fois – droit au but. Je l'ai eue ! Oui, Barry, t'as gagné. Je me congratule sous les hourras de la multitude tout en captant l'image dans le miroir du vestibule du « fringant gentleman », comme roucoulaient les dames à une certaine époque. Du moins les dames aux manières policées, à distinguer de ces catins qui balançaient de moins flatteuses épithètes sur un homme qui marchait tranquillement en vaquant à ses affaires. Peu importe. Ces temps ont disparu, ça fait un bail. Personne ne m'a gratifié d'un nom quelconque, l'épouse exceptée, depuis au moins vingt ans.

Je suis encore un play-boy. Toujours là, Dieu soit loué. Qui se fait beau, tiré à quatre épingles, démarche virile. Toujours dans les un mètre quatre-vingt-cinq, sans signe de ratatinement. Qui arbore un certain *je ne sais quoi**. J'ai peut-être perdu mes cheveux, mais je possède toujours une moustache élégamment taillée à la manière des anciens séducteurs hollywoodiens. Les gens me disaient que je ressemblais à un jeune Sidney Poitier. Maintenant ils préfèrent un (presque vieux) Denzel Washington. Qui suis-je pour discuter ? Les faits sont les faits. Certains gagnent, d'autres pas. Allez, vas-y, Barry. Vas-y...

Je me vois, cinquante ans que je me comporte dans ma propre maison comme une souris d'hôtel, qui grimpe vers sa tanière, tenaillée par l'angoisse.

La porte de la chambre est entrouverte.

* Tous les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Je me faufile à l'intérieur.

La première chose que je fais dans le noir est d'ôter la barrette en or qui retient les deux pans de ma cravate bleue rayée. Le seul objet convenable que j'ai reçu quand j'ai pris ma retraite de chez Ford Motors à Dagenham. Après quarante ans de turbin, on me gratifie d'une cravate, d'une plaque gravée merdique, d'une montre Timex plutôt que Rolex, d'une poignée de main moite et d'un discours condescendant de Mr Lardy Crâne Dégarni, le directeur général, dans la cantine du personnel.

« C'est avec une tristesse infinie, Mr Walker, que nous disons adieu à un employé qui nous a rendu de si dévoués services pendant de si longues années. Votre présence a été grandement appréciée de vos collègues. Le blagueur par excellence, me dit-on, l'anecdotier, le raconteur. »

Il s'interrompt pour m'examiner, comme s'il n'était pas sûr que je comprenne les mots de plus de deux syllabes ou ceux qui sont légèrement francisés, puis il ajouta : « Vous savez, celui qui régale les autres de ses histoires. »

Oh *boy*, j'explose, j'enrage quand les gens me parlent comme si j'étais un débile à peine sorti de sa brousse qui ne comprend pas les tenants et les aboutissants de l'anglais britannique. Comme si je n'avais pas fait mes études au lycée d'Antigua, le meilleur du pays. Comme si les professeurs ne venaient pas de la mère patrie coloniale. Comme si le Petit Insulaire ne pouvait pas parler la Langue britannique aussi bien que l'Anglais de souche, je veux dire celui d'*ici*. Et qu'est-ce que ça peut faire si moi et mon peuple décidons de mâchouiller *la lântgue ânglaise* quand nous en avons envie, de laisser tomber nos prépositions avec nos culottes, de pisser dans le pot de la syntaxe et de l'orthographe correctes, et d'estropier la grammaire *au hasard* ? N'est-ce pas notre *postmoderne, postcoloniale* prérogative ?

Quoi qu'il en soit, quand je suis arrivé ici sur l'*Immigrant*, un beau navire, j'apportais avec moi une malle de certificats scolaires,

et l'unique raison qui m'a empêché d'aller à l'université fut un score pas assez élevé pour obtenir l'unique bourse gouvernementale destinée aux études dans une université en Angleterre. Je prends des cours du soir depuis 1971 pour rattraper.

Sociologie, psychologie, archéologie, tous les ologies que vous voulez. Littérature anglaise, langue française, *naturellement**. Et ne me lancez pas sur le sieur Shakespeare. Avec qui j'ai eu les rapports *cérébraux* les plus satisfaisants. Je connais aussi mon artologie : Miró, Monet, Manet, Man Ray, Matisse, Michel-Ange, Murillo, Modigliani, Morandi, Munch, Moore et Mondrian, pour ne pas mentionner le reste de l'alphabet. J'ai même traîné Morris à cette exposition controversée, *Sensation*, à la Royal Academy en 1997 afin qu'il voie le lit de pute de Tracey Emin, le crottin d'éléphant d'Ofilé, le requin mariné de Damien Hirst et la tête ensanglantée de Marc Quinn. Morris avait persiflé : « Je peux faire mieux que ça. » À quoi j'avais répondu : « C'est peut-être plus du concept que de l'art, Morris, mais l'art serait très ennuyeux si les artistes ne continuaient à peindre que des corps d'hommes à poil avec des fesses dures comme de la pierre, des lèvres juteuses et des couilles pendillantes dans le style Renaissance. »

Quoique... en y réfléchissant, peut-être pas...

La dernière sentence de Morris sur le sujet ? « Dans ce cas, je vais pisser dans un seau et l'exposer comme œuvre d'Art, avec un A majuscule. »

Le problème de Morris, c'est qu'il n'aime pas penser trop profond. Non qu'il n'en soit pas capable, cet homme est plus intelligent que beaucoup. Il est le type qui a obtenu une bourse pour étudier les maths à l'université de Hull, mais quand il est arrivé là-bas, il n'a pas aimé le froid, la nourriture, n'a pas aimé les cours, n'a pas travaillé et, quand il a été renvoyé à la fin de la seconde année, n'a pas voulu rentrer chez lui. Le veinard a trouvé un emploi de comptable pour un grossiste en tissu de Stratford, ce qui était rudement bien, vu que les gens comme nous avaient beaucoup de mal à

décrocher de tels boulots. Son patron était un certain Mr Szapiro, Juif polonais échappé du ghetto de Varsovie. Morris aimait bien son patron, mais pas son boulot qu'il trouvait décervelant. Il y est néanmoins resté quarante-trois ans.

Pendant ce temps, je m'intellectualisais. Votre humble mécanicien-ajusteur est capable de pontifier sur les philosophes en chaise longue avec les meilleurs d'entre eux. Sur le fait que Socrate croyait qu'il faut se connaître soi-même et douter de tout, franchir les limites de nos propres croyances. Que selon Platon être une personne morale ne signifie pas simplement savoir ce qui est juste, mais y adhérer également. Je me suis pourtant rendu compte à l'usage qu'à passer trop de temps avec ces grosses têtes de la Grèce ancienne l'esprit part en vrille dans la stratosphère. À force de mentalisme, on finit cinglé. J'ai donc laissé tomber mon cours de philosophie et suis revenu à la forme de sagesse la plus ancienne et la plus fiable : le bon sens.

Pourquoi n'ai-je pas dit à Crâne Dégarni que depuis des années je n'avais plus besoin de travailler chez Ford parce que j'avais monté ma propre affaire immobilière : acheter bon marché, retaper, confier la location à l'agence Solomon & Rogers ? Si j'ai continué à pointer à l'usine c'est parce que j'aimais ce boulot, j'aimais travailler de mes mains. Et puis mes copains m'auraient trop manqué : Rakesh, Tommy, Alonso, Tolu, Chong, Arthur, Omar – les Nations unies de chez Ford, le surnom que nous nous étions donné.

Je dépose la barrette dans le petit bol sur ma table de nuit, une porcelaine chinoise décorée à la main de cigognes bleues, un motif datant de la dynastie Ming à ce que je crois. Le motif végétal qui orne le pied, je le reconnais aisément grâce à mes nombreuses expéditions au Victoria and Albert Museum, où je traîne aussi Morris. La seule différence entre ce bol et l'original c'est que Carmel l'a acheté chez Woolworth pour 99 pence en 1987. Ce dont je me fiche, car Dieu lui-même serait *incapable* de m'aider si jamais je venais à casser le foutu objet. C'est dans un bol identique que

je mettais les bonbons au citron que j'adorais faire exploser dans ma bouche du temps où l'éternité de mes quenottes me semblait acquise. Du coup, je peux encore m'émerveiller de leur indestructibilité. Je dois être le seul type de soixante-quatorze piges de ce pays à posséder toutes ses dents, pas une seule extraction, pas une seule fausse ni même couronnée.

Ensuite, je dénoue ma cravate et en drape la poignée de porte de l'armoire juste derrière moi, me tordant le buste et pivotant sur ma hanche un peu trop vite. Je me fige, me retords, permettant à mes muscles de se réaligner, tous mes membres, tête, épaules, hanches, tournés dans la même direction.

Je défais les boutons de manchettes en or de ma chemise blanche empesée et les lâche dans le bol à l'orifice en O parfait, déboutonne ladite chemise, la sort de mon pantalon large gris-vert avec un pli permanent sur le devant et des revers au bas qui sont toujours pleins de cendre de cigare à l'issue d'une nuit de cuite. Il sera bientôt temps de commander un nouveau costume chez Levinsky. Ça vaut le trajet jusqu'à l'autre bout de Londres, parce que c'est le seul tailleur de ma connaissance à faire encore des costumes style années cinquante sans pratiquer les prix de Savile Row.

Puis je m'extirpe de ma chemise, la roule en boule et la lance dans le coin près de la fenêtre afin que Carmel la lave.

Elle atterrit comme... un souffle qu'on exhale.

Je suis *comme ça*. Derek Walcott ? Tu m'écoutes là-bas à Sainte-Lucie ? M'est égal que tu aies eu le prix Nobel de poésie, tu devrais faire gaffe mon petit pote, parce que Barrington Walker est en train de te damer le pion en linguistique.

Malgré tous mes efforts, la respiration en plongée sous-marine de Carmel s'arrête et elle remonte à la surface en crachant, comme si elle venait juste d'éviter la noyade.

Mal-heu-reuse-ment.

Madame mon épouse se retourne et allume la lampe de chevet fleurdelisée avec un petit clic qui évoque l'armement d'une gâchette.

Je vais avoir droit à une bonne sermonce.

« C'est déjà le matin, Barrington. »

Elle articule les trois syllabes de mon nom...

« Tu sais comme le temps passe, très chère. »

C'est une affirmation, pas une question.

« Vraiment ? »

C'est une menace, pas une question.

« Pourquoi ne te rendors-tu pas, chérie ? »

C'est une consigne, pas une question.

« Oh, j'aurai tout le temps de dormir quand le Seigneur viendra me chercher, ce qui ne saurait tarder, j'en suis sûre. »

Chantage émotionnel, pur et simple.

« Auquel cas, j'espère qu'il viendra me chercher moi d'abord, très chère. »

Un mensonge – pur et simple.

« À moins que celui qui a des cornes et une fourche t'attrape avant. »

Je tente de me concentrer sur mon travail actuel, mais un coup d'œil sur Carmel m'avertit qu'elle s'apprête à envahir la Pologne.

J'enlève mes trois bagues et les laisse tomber dans le bol. Le rubis ressemble à un dé à coudre de sang versé dans un moule ovale en or. Je me le suis acheté avec les premiers bénéfices de mes biens locatifs. Le pneu de camion doré m'a été offert par un ouvrier du bâtiment allemand en 1977. Dans le genre « dur à cuire », si vous voyez ce que je veux dire. Ma bague préférée est un serpent enroulé à écailles de diamant et aux yeux de saphir, prêt à mordre la pomme.

Et mon alliance ? Seule une cisaille pourrait me l'arracher du doigt.

J'ai plusieurs fois réprimé mon envie de courir chez le quincailler.

« Encore cette puanteur de cigare dans *ma* chambre.

– Je suis désolé.

– Et ces *saltés* de *puanteur* de rhum.

– Désolé.

– Quand vas-tu changer tes manières ?

- Désolé.
- Tu aurais pu appeler, au moins.
- Je sais. Je. Suis. Désolé.
- Ça fait des années que je te dis d'acheter un portable. »

Elle me prend pour un barjo ? Un portable pour qu'elle me suive à la trace nuit et jour ?

Il y a des lustres que Carmel joue à ce petit jeu. Parfois, elle abandonne, pendant quelques mois ou même une année, comme dans les années quatre-vingt où elle semblait très contente, appréciant son travail, soignant son apparence, fréquentant ses collègues et amis. Nous avons goûté, elle et moi, une vraie *détente*. Et puis, sans crier gare, elle décide de se faire sauter, alors que tout ce que je désire c'est me glisser dans mon lit et dormir.

Pour elle, son mari est un coureur de jupons. Répandant sa semence chez toutes les Jacynthe, Meredith et Jonquille du coin. Sur quelle preuve ? Parfum étranger ? Rouge à lèvres sur mon col ? Petites culottes dans la poche de ma veste ?

En toute honnêteté, je peux dire à ma femme : « Chérie, je n'ai jamais couché avec une autre femme. »

Elle préfère ne pas me croire.

Ses gros yeux lui sortent presque de la tête. Si elle ne fait pas gaffe, je vais en attraper un et jouer au ping-pong avec.

Ce dont Carmel devrait se montrer reconnaissante, ce qu'elle devrait prendre en compte, c'est que son homme est un bon bougre, qui depuis cinquante ans rentre coucher avec sa femme. Bon, d'accord, parfois c'est le lendemain matin, voire l'après-midi, à l'occasion après un ou deux jours...

« Oui, chérie, je vais m'acheter un portable si ça peut te rendre heureuse. »

Sur mon visage elle peut lire : *Ne t'avise pas de briser notre pacte de non-agression, chérie.*

Je défais ma grosse ceinture en laiton. Celle à la boucle de tête de buffle qui se sépare en deux.

Nous en sommes au stade où j'enlève mon pantalon. Pour la première fois cette nuit. (*Mal-heu-reuse-ment.*)

Je dois retirer mes chaussettes, mais je n'ose pas me courber, parce que je risquerais de dégobiller sur le tapis à poils longs déplumé que Carmel a acheté il y a trente ans pour protéger ses genoux quand elle fait sa prière, matin, midi et soir, parfois tout haut en dormant. Néanmoins si j'ose le souiller, elle sortira un fusil de l'endroit, quel qu'il soit, où elle garde son arsenal d'armes *métaphoriques* et me balancera par la fenêtre.

Je passe une jambe par-dessus l'autre et, chancelant comme un apprenti yogi (et sentant que Carmel souhaite que je dégringole), je réussis à me débarrasser des chaussettes.

Nous sommes dans une impasse.

Carmel est le Sphinx gardant la cité de Thèbes. Tête de femme, corps de lionne, ailes d'aigle, mémoire d'éléphant, mâchoire de crocodile marin avec un kilo de pression par centimètre carré, prête à m'arracher la tête.

Afin de pouvoir me mettre au lit, je dois donner la réponse exacte à l'énigme qu'elle ne pose même pas parce qu'elle croit connaître cette réponse.

Le mur opposé est recouvert de ce foutu papier qu'elle aime tant. Un papier à *thème* : fleurs aux couleurs criardes, jungle et animaux tropicaux. Tout commence à osciller et je m'arme de courage en vue de la horde d'éléphants qui va se ruer sur moi.

Je suis si fatigué que je pourrais dormir comme ça, en slip kangourou blanc et tricot de corps.

C'est à ce moment que je réalise que je porte toujours mon chapeau. Je l'enlève et salue bien bas, à grands mouvements de bras, comme un gentilhomme du dix-huitième siècle présenté à la Cour. Au début de notre mariage, ça aurait plongé madame dans des crises de rires indulgents.

Elle me disait que j'étais l'homme le plus drôle du monde.

Maintenant son cœur est si dur qu'on pourrait briser de la glace ou un diamant avec.

Quand ai-je fait rire cette femme pour la dernière fois ? Dans quelle *décennie* ? Quel *siècle* ? Quel *millénaire* ?

Elle me regarde comme si j'étais un débile profond.

Je suis supposé faire quoi ? Me diriger vers le lit et risquer le déchaînement de sa rage ? Me recroqueviller sur le sol ? Aller dormir dans une autre chambre ? Enfiler mon pyjama de soie monogrammé et descendre au rez-de-chaussée ? Le pyjama que je dois laver à la main, sinon elle l'esquintera comme elle a esquiné ma robe de chambre toute neuve en cachemire de la Toison d'Or. En moins d'un mois, madame mon épouse a réussi à la rétrécir de trois tailles en la mettant dans la machine à laver.

Carmel s'extrait du lit dans sa chemise de nuit en nylon bleu, décolleté bordé de volants, qui lui colle au corps quand elle marche. (*Mal-heu-reuse-ment.*)

Elle enfle ses mules orange à pompons sur les orteils et se plante devant moi. « J'ai appris aujourd'hui que mon papi a eu une deuxième attaque et qu'il est à l'hôpital, et j'ai réfléchi que j'aurais jamais dû accepter que tu me dresses contre lui. »

Quoi ? C'était juste au début du mariage ; après, elle l'a fait toute seule. Au bout de trente ans, je l'ai suppliée de partir pour des séjours prolongés dans sa famille.

« Dis-moi, c'est pas lui le mec qui a roué de coups ta mère si souvent qu'il y avait un lit à son nom à l'hôpital ? »

À l'évidence, Morris n'est pas le seul à montrer des signes de démence. D'aussi longtemps que je connaisse Carmel, les mots « salaud » et « père » ont été inséparables ; idem pour « mari » et « salopard ». C'est une révisionniste, comme ceux qui nient l'Holocauste.

« C'était il y a très longtemps... Je suis sûre que ma mère lui a pardonné maintenant qu'elle est là-haut avec le bon Dieu... Sinon, ils l'auraient pas laissée entrer. »

Absolument démente.

« Il a près de cent ans et je l'ai pas vu depuis près de trente. Il réclame sa petite fille. »

Le bonhomme en a bien profité, tout compte fait.

Il passait pour un grand homme, là-bas, mais dès que j'ai commencé à travailler pour lui, j'ai découvert sa petitesse. Il a cassé pratiquement tous les os de sa femme. Je l'ai suppliée de quitter cette brute, et vous savez ce qu'elle m'a dit ? « Barry, c'est pas tes oignons. »

Trop de femmes lui ressemblent : peu important les coups qu'elles prennent, elles pensent qu'elles peuvent encaisser. Et si elles osent porter plainte à la police, on leur dit de retourner auprès de leur mari.

La mère de ma propre mère s'est tellement fait taillader à la serpette par son second mari qu'elle a fini en chirurgie à Holberton, et qu'elle n'a plus jamais remarché. Elle est morte de blessures internes avant ma naissance. Ma mère m'a toujours enfoncé ça dans le crâne : « T'avise pas de maltraiter les femmes, hein ? » Et j'ai obéi, j'ai jamais posé un doigt sur ma femme et je suis resté pour élever mes enfants. Pas question que je crée le vide dans le lit de ma femme pour qu'une espèce de louche beau-papa vienne dormir sous le même toit que Donna et Maxine.

Non, m'sieur, mes filles ont été protégées.

Quoi qu'il en soit Carmel ferait mieux de rappliquer à toute vitesse pour protéger cette grande maison où elle a grandi avant que les contestataires du testament viennent changer les serrures. Son père a disposé de quatre-vingts années pour répandre sa semence.

Elle continue à me projeter à la figure son haleine matinale.

« Écoute-moi bien, Barrington. Je prends l'avion lundi pour aller voir mon père, et à mon retour les choses vont changer. Je tolérerai plus que tu ailles trimballer ton machin chez toutes les grues des alentours. »

Je la mitraille des yeux, mais elle bronche pas.

Lâche-moi la grappe, femme. J'en peux plus de voir ta minable figure après une nuit de convivialité.

« Laisse-moi te dire quelque chose, Carmel. La seule grue que je connais est celle qui me tire la gueule alors que j'ai rien à me rep... »

Elle ne me laisse pas finir ma phrase et me flanque un coup terrible dans les côtes.

Oh, Sei-gneur, voilà où on en est ? Nous y *revoilà* ?

« Dieu te maudira », dit-elle en m'écartant d'un coup d'épaule.

Je tourne sur moi-même, me rappelant que les lourds boccas sur la coiffeuse sont maintenant à portée de ses pognes.

« Toi et ta *machanceté* », dit-elle, arrachant de la patère sa robe de chambre en flanelle jaunâtre. Elle se drape dedans et ouvre la porte à la volée.

Je la suis, réprimant le terrible désir de faire en sorte que ses *sabots* dévalent l'escalier raide, la totalité des vingt-trois marches.

Calme-toi, Barry. Tu vaux mieux que ça.

Je veux ouvrir la bouche, mais j'ai envie de vomir : cinquante ans de tromperie, de désillusion et d'autodestruction projetés dans l'escalier.

Une bouillabaisse de vomi.

Un festin d'écœurement.

Un tonneau de merde.

Carmel... Carmel, chérie, tu sais quoi ? Tu veux que je te dise ? Tu as raison. Parfaitement. Dieu m'a déjà maudit. T'en fais pas, j'ai été précipité dans les Flammes éternelles il y a longtemps. Dieu m'a maudit le jour où j'ai décidé de conclure cet infernal prétendu mariage au lieu de suivre mon organe amoureux de Morris, mon impétueux, pompant, palpitant organe, représentant incontrôlable, irréprensible, volatil d'un *cœur* amoureux des hommes.

2

LA MÉLODIE DE LA DOUCEUR

1960

... tu es là, Carmel, qui oscilles sur la chaise à bascule blanche style Hollywood dans la véranda de Papi

qui te balances d'avant en arrière tandis qu'à l'intérieur tout le monde écluse en dormant les festivités du mariage

soupe au poivre et beignets de conques, ragoût de champignons et de tamarin, tarte à la papaye, boulettes de patate douce, cakes et gâteaux de sucre et pains coco

leurs corps se sont écroulés tandis que leurs esprits imbibés de rhum s'envolaient dans la nuit

les parents s'entassaient dans les deux chambres d'amis, les tantes – Eudora, Beth, Mary, Ivy –, les oncles – Aldwyn et Alvin –, épouses et cousins – Augusta, Obediah, Trevor, Adelaide, Neville, Barbara, venue de l'arrière-pays pour cette journée particulière

alors que personne n'a eu les moyens de revenir de l'étranger – Brooklyn, Toronto, Londres

Mommy et Papi sont dans leurs chambres, est, ouest, si bien que Mommy n'est pas obligée d'entendre

la bonne, Loreene, forniquer avec Papi avant de se faufiler à l'aube dans sa case d'où elle émerge pour faire le petit déjeuner de tout le monde, comme si elle était une fille pure et innocente et non pas une mangeuse d'hommes, briseuse de mariage

on pourrait envoyer cette fille *ad patres* – et lui aussi

tu respires une bouffée du chèvrefeuille qui pousse dans la haie en dessous de la véranda et tu l'inhalas profondément, espérant que sa beauté enivrante te plongera dans la somnolence

le matin venu tu sentiras l'odeur de la campanule jaune juste à l'extérieur de ta chambre

mais tu n'as presque pas dormi ces dernières quarante-huit heures parce que ton esprit n'arrêtait pas de rejouer les douze dernières quand

la Miss Carmelita Miller qui avait remonté l'allée jusqu'à l'autel en essayant de ne pas trébucher sur sa robe perlée ivoire faisait le trajet inverse en tant que Mrs Barrington Walker

grande personne sophistiquée au bras de son bel époux, alors que tout ce que tu voulais réellement c'était pirouetter en montant à l'autel et sautiller sur les marches de l'église sous un déluge d'*authentiques* confettis roses et blancs, et pas de ces succédanés de riz

tu es une vraie femme maintenant, Carmel

une véritable dame retenue par les liens sacrés du mariage qu'aucun homme ne peut dénouer selon les instructions du Seigneur, loué soit-Il, amen, porteuse de l'alliance en or qui peut le prouver, parfaitement ajustée à ton doigt délicat, que tu adoreras faire scintiller de-ci de-là afin que tout le monde sache que tu as un mari

que tu es déjà prise

que tu ne finiras pas vieille fille

des tas de femmes ici n'ont pas de mari

elles ont juste des bébés.

ton *mari* – qui à cette minute même passe sa première nuit dans ton lit d'enfant, les jambes pendillant dans le vide à l'extrémité, tellement il est grand et affalé

ton *mari* – qui a bu tant de punch qu'il était incapable de se tenir droit, incapable de danser lui le meilleur danseur dans tout Saint John's, comme toi tu es la meilleure danseuse

tu t'en fiches : Barry est encore plus drôle quand il est saoul, tu as de la chance de l'avoir

toute ta vie Mommy a natté tes cheveux, ta tête entre ses genoux et grommelant

Carmel, quand le jour viendra, faudra te trouver un mari qui aimera ta vraie nature. Ton père m'a cueillie parce que j'étais jolie, ce qui ne dure pas

et elle te tirait tellement les cheveux que tu criais et elle te tapait le crâne pour bien enfoncer le clou

dès que la beauté a commencé à faner, il s'est mis à rôder dans le jardin, cueillant les fleurs encore épanouies

Mommy, as-tu dit quand le jour est enfin arrivé, et que vous vous êtes fiancés Barry et toi

ne t'inquiète pas pour moi, parce que Barry est un merveilleux être humain qui me fait rire plus que n'importe qui d'autre au monde et qui pense que je suis la fille la plus adorable de toute l'île. Tu vois comme on s'entend bien lui et moi ? Ça s'appelle la compatibilité, Mommy. C'est ce qui doit exister dans le mariage

elle n'a plus rien dit, et a continué à natter tes cheveux comme si elle était une Peau-Rouge en train de te scalper

plus personne peut plus te traiter en enfant maintenant que tu es mariée, pas même Papi, qui a perdu les droits sur toi après que ton mari en a hérité

tu vas devenir une bonne épouse méritante, n'est-ce pas Carmel ? en préparation tu as étudié le manuel d'économie ménagère à l'école

quand votre mari rentrera du travail, la maison sera *un paradis de repos et d'ordre*

vous aurez retouché votre maquillage, noué un ruban dans vos cheveux et préparé le dîner qui attendra dans le four

et s'il est en retard et que ça a brûlé, vous n'allez pas le harceler comme ces vipères de la classe inférieure, qui sont incapables de garder un homme et finissent en vieilles harpies solitaires

non, vous l'interrogerez sur sa journée, *d'une voix douce et apaisante*, et vous écouterez son récit et ses récriminations avec un plaisant sourire

tu ne vas pas exploser comme Mommy, qui aurait dû la fermer au lieu d'incendier Papi, non que tu excuses sa méchanceté, bien

que tu sois désolée pour elle, Mommy ferait perdre patience à un saint, comme Papi ne cesse de lui dire

non, tu avais un plan pour attraper un homme, et dès que Barry a commencé de travailler pour Papi, tu es tombée en extase, tu lui lançais les regards que tu répétais devant la glace, en attendant qu'arrive le garçon comme il faut, et dès qu'il te remarquait, tu te détournais avec un sourire énigmatique

ça a marché

parce qu'il s'est mis à t'accompagner à l'école, t'attendant à l'extrémité de l'allée dans son pantalon kaki repassé comme celui d'un soldat, sa chemise blanche impeccable, le visage rasé de près et te taquinant tout le temps

Carmel, tu serais simplement mer-veilleuse, simplement ma-gnifique, sans cet é-norme pustule mauve au bout du nez ou ces deux yeux qui louchent tellement qu'ils ne peuvent voir qu'eux-mêmes

ou alors il attrapait ton cartable et le jetait d'un large et lent mouvement dans un champ de tomates et de concombres inondé, t'obligeant sous un soleil voilé à courir après lui pour le récupérer, sans quoi il le jetterait de nouveau, ou alors il se mettait à marcher à la manière d'un Charlie Chaplin exagéré en s'aidant d'une branche d'arbre comme s'il n'avait pas huit ans de plus que toi et n'était encore qu'un collégien farceur

et puis il y a eu la fois où ses pitreries t'ont vraiment énervée, parce que dans ton idée on ne courtisait pas quelqu'un de cette manière, alors tu lui as lancé à la figure *Va te faire voir ailleurs, mec*

il a arrêté ses conneries, s'est tenu immobile au bord de la route, la tête penchée, sérieux, muet

tandis que le cheval et la charrette du vieux Pomeroy passaient avec leur chargement de travailleurs agricoles en chapeau de paille et d'ananas noirs

ainsi qu'Andrina sur son grand vélo noir, sa petite fille en équilibre sur le guidon et un panier d'ignames sur la tête

que la Chevrolet expirante du Dr Carter cahotait si bruyamment qu'on aurait dû lui donner les derniers sacrements

on entendait au loin le ronflement d'un tracteur Bagshaw et les voix des écoliers qui s'approchaient

et puis il y avait le bourdonnement des mouches tout autour à cause du fumier dans les champs, mais tu n'as même pas pris la peine de chasser celle qui s'était posée sur ton visage, observant Barry qui t'observait

toi, il se tenait immobile dans la chaleur matinale, ses sandales toutes poussiéreuses maintenant, des taches de sueur s'épalaient sous ses bras, il miroitait au soleil, et il t'a parlé d'une voix que tu ne lui connaissais pas, *Carmel*, pinçant ses lèvres et son nez comme si tu puais autant que le fumier

Carmel... je sais que t'es pas grincheuse, en réalité

et tu avais beau faire, tu n'arrivais pas à retenir les larmes qui emplissaient tes yeux

Barry s'est approché, l'air un peu repentant, t'a guidée vers le rocher de l'autre côté de la route, sa main te poussant gentiment dans le dos, et vous vous êtes assis l'un contre l'autre, et tu sentais la chaleur qui émanait de lui, et il t'a flanqué un petit coup de poing dans le bras

Mais je sais que tu es une fille douce à l'intérieur de toi. Tu vois, Carmel, je suis un archéologue de l'âme humaine et je déclare ici et maintenant que je vais t'aider à déterrer toute cette douceur

Douce Fille – c'est le surnom qu'il t'a donné, et puisque tu savais désormais que tu étais douce à l'intérieur, tu devais arrêter tes impertinences, tu devais te montrer douce continuellement sinon tu allais le décevoir

grimper de plus en plus haut, atteindre le sommet, parce que tu possèdes

tu possèdes quoi, *Douce Fille* ?

la crème de la crème, voilà

aucun homme sur cette île n'est aussi beau et n'a une personnalité aussi séduisante que ton mari, tu le jures, sans compter l'intelligence, comme c'était ton cas

au lycée de filles d'Antigua tu étais la première de la classe en latin et français, deuxième en anglais et en histoire, quatrième en civilisations antiques, cinquième en grec ancien, jusqu'à ce que tu rencontres Barry et que tu constates qu'il avait assez d'intelligence pour vous deux

tout le monde sait qu'il ne faut pas paraître trop intelligente si on veut attraper un homme

quand tu as cessé d'aller à l'école Mommy ne t'a quasiment plus parlé pendant des siècles

Papi s'en fichait, ce qui l'intéresse ce sont ses deux magasins Lève-Tôt à chaque bout de Scotch Row, fondés par sa famille paternelle, les Miller d'Antigua

dont les grands portraits pendent aux murs lambrissés du hall derrière toi, les hommes étranglés par leurs cols durs et leurs chemises boutonnées très haut, les cheveux touffus domptés et partagés par une raie au milieu, la moustache graissée rebiquant à chaque bout, les femmes au buste arrogant bridé par le soutien-gorge et à la taille sanglée par le corset

après vos fiançailles, Barry passa de second vendeur à directeur adjoint, et Merty affirma que c'était pour ça qu'il voulait t'épouser, pour palper l'argent de ta famille, mais là où sa théorie ne colle pas, c'est que Barry déteste son beau-père parce qu'il bat sa femme de plus, vous allez bientôt filer en Angleterre

de vieilles photos des Gordon, parents du côté de Mommy, sont accrochées au bout du couloir

Papi les appelle « les petites gens » – pêcheurs, couturières, charbonniers, *contrebandiers de rhum*, qui fixent d'un regard embarrassé la boîte noire qui va les immortaliser

ils sont ta famille, eux aussi, dit Mommy

elle les appelle *les ancêtres*, leur conférant ainsi une solennité qu'ils n'avaient pas de leur vivant

plus ça fait de temps que les gens sont morts, plus ils gagnent un statut social, semble-t-il

mais ça devrait être l'inverse, plus ils sont morts, moins ils ont d'importance, alors bon sang, pourquoi Mommy et Papi continuent-ils à parler de ces gens comme s'ils comptaient encore ?

pour toi, ce qui importe c'est d'avoir capturé la proie du siècle sacrée veinarde, hein ?

des tas de filles caquetaient comme des poules autour de Barry, et aussi la plupart des membres de la Société des Jeunes Femmes d'Antigua (adhésion = 4 livres)

Candaisy le voulait, Drusilla également, et c'est officiellement la plus jolie, Asseleitha est trop zinzin pour vouloir qui que ce soit, Merty remontait toujours sa jupe quand il se trouvait dans les parages

toi tu ne disais rien, parce que celle qui dit à Miss Merty ce qu'elle doit faire s'en prend plein la gueule, meilleure amie ou pas meilleure amie

à la réception de mariage, Drusilla t'a raconté que si Merty avait attrapé ton bouquet de mariée c'est parce qu'elle avait sauté sur les filles qui étaient devant elles, lesquelles avaient fini avec des bas déchirés et des genoux écorchés

quand tu t'es retournée tu t'es demandé pourquoi elles se bousculaient toutes d'une manière si inélégante

ne t'en fais pas, Miss Merty, tu trouveras quelqu'un, comme ce Clement, qui t'observe sans arrêt, et un jour vous irez vous aussi en Angleterre

vous vous êtes piquées au sang, pouce contre pouce, vous vous êtes juré de ne pas rester longtemps séparées

et te voilà

qui te balances et agites tes jambes nues pour qu'un peu d'air les rafraîchisse dans cette chaleur poisseuse, ta chemise de nuit te colle aux fesses

la lune jette une lueur sombre sur les hévéas, les bougainvillées,
les jacarandas et les palmiers dattiers

tu commences à somnoler mais un méli-mélo de vieux sentiments s'agite toujours dans ta tête

tout le monde dort sur l'île à part toi, les grillons et les grenouilles vertes qui jacassent toute la nuit

tu regardes le ciel étoilé, qui s'étire vers l'infini

tu te demandes si ça va te manquer quand tu partiras, mais tu te reprends aussitôt : tu emporteras le ciel avec toi en Angleterre, Douce Fille, le ciel n'ira nulle part où tu ne seras pas

tu n'as encore jamais quitté l'île sauf pour des voyages à la Barbade, la porte à côté, et ça ne compte pas, et tu as même rarement quitté Saint John's, tu ne connais vraiment les choses que dans un rayon de quelques kilomètres, ta petite île de la mer des Caraïbes

c'est effrayant parce que soudain le monde semble immense, avec ses milliards de personnes partout

et puis tu vas partir sans Mommy, qui ne quittera pas Papi, bien que Barry et toi la supplient de venir avec vous

tu te balances plus lentement maintenant, plus doucement, un rythme apaisant comme celui des berceuses que Mommy te chantait quand tu étais petite

bientôt tu vas rejoindre ton mari, qui allongera ses bras longs et forts, tout endormi, et t'attirera en lui – au chaud et en sécurité

Mrs Barrington Walker, non seulement tu es une respectable épouse mais tu n'arrives pas à croire que là maintenant tu as failli perdre ta respectabilité

mais il n'est pas entré en toi, il s'est contenté de se frotter sur toi

te demandant si c'était bon, et puis il a frissonné, a roulé sur lui-même et s'est retourné, s'est recroquevillé, son dos viril large et fort luisant sur fond de drap de coton blanc,

tu souhaitais suivre du doigt les crêtes de sa colonne vertébrale

lécher la sueur de sa nuque et le goûter, lui, glisser tes bras autour de sa poitrine et voir si tes doigts se rejoignaient

faire en sorte qu'il entre en toi et ne soit pas si prévenant, s'obligeant à se retenir, parce que tu étais prête pour ça

mais vraiment Mrs Walker vous devriez vous poser cette question une épouse est-elle autorisée à toucher instinctivement son mari ou doit-elle attendre qu'il la touche avant de réagir comme il faut ?

tu devras te renseigner auprès de la Société des Jeunes Femmes
– Merty saura

une chose est évidente : Barry est un véritable gentleman, contrairement à certains garçons que tu connais, qui ne savent pas garder leur machin dans le pantalon et leurs mains à l'écart des parties intimes des filles

Merty a fait ça pour la première fois il y a des années avec un diplomate américain qui l'a abordée à l'extérieur de la cathédrale après la messe et lui a donné un vrai dollar américain

et elle a gagné comme ça plusieurs dollars depuis, te faisant jurer le secret, Drusilla l'a fait avec Maxie, son vieux copain, Candaisy l'a presque fait, pas complètement

Barry s'amusait à jouer les cogneurs et à te taquiner, et quand vous dansiez vous vous frottiez tout le temps mais il ne t'a jamais harcelée de *cette façon*, pas une fois, pas même en t'embrassant sur la bouche

Hubert te tripotait correctement, ça faisait sept mois que vous sortiez ensemble, c'était un bosseur, il portait des lunettes et il bégayait

le pauvre Hubert, qui pleurait sur la plage devant tout le monde quand tu as rompu avec lui, mais ça t'énerva et t'embarrassa tellement que tu as lâché sur le sable la glace américaine qu'il venait de t'acheter et que tu as tourné les talons sans lui dire adieu

tu es d'accord avec Barry, qui dit que Hubert est James Stewart, mais que lui, c'est Rock Hudson

pas d'hésitation, n'est-ce pas ?

le balancement s'arrête et tu glisses, oui tu glisses, comme un cygne sur une mare, sur le parquet ciré, les pieds nus

« Écoute-moi bien, Barry, on se connaît depuis 1947 quand on était mioches. Ça fait soixante-quatre ans, hein ? Toi et moi, nous pouvons enfin envisager un avenir en commun, alors on ne se met pas à déterrer tous nos méfaits passés, d'accord ? Reste assis, confortablement, paisiblement, et écoute la seule et unique Miss Shirley Bassey, laisse-nous simplement vibrer, mec, le plaisir de vibrer. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo